Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

10 | 2013

Conte et croyance

D'une « chimère » à l'autre (1706-1867) Renaissance du premier conte de fées littéraire au XIX^e siècle

From One Chimaera to the Next (1706-1867): The Rebirth of the First Literary Fairy Tale in the 19th Century

Jean Mainil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/883>

DOI : 10.4000/feeries.883

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2013

Pagination : 97-115

ISBN : 978-2-84310-253-0

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Jean Mainil, « D'une « chimère » à l'autre (1706-1867) Renaissance du premier conte de fées littéraire au XIX^e siècle », *Féeries* [En ligne], 10 | 2013, mis en ligne le 20 mars 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/883> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.883>

Jean Mainil
UGent. Belgique

D'UNE « CHIMÈRE » À L'AUTRE (1706-1867)
RENAISSANCE DU PREMIER CONTE DE FÉES LITTÉRAIRE
AU XIX^e SIÈCLE

DANS UNE LETTRE datée du 30 septembre 1706, Boileau exprime sa plus grande surprise sur les croyances de ses contemporains. Il reproche par exemple à Brossette d'être tombé « dans un panneau si grossier » en accréditant les récits faits au sujet d'un « Homme à la baguette » et les paroles d'un

Misérable dont la fourbe a été ici entièrement découverte et qui ne trouverait pas même présentement à Paris des enfants et des nourrices qui daignassent l'entendre. C'était au siècle de Dagobert et de Charles Martel qu'on croyait de pareils imposteurs mais sous le règne de Louis le Grand, peut-on prêter l'oreille à de pareilles chimères et n'est-ce point que depuis quelque temps, avec nos victoires et nos conquêtes, notre bon sens s'est aussi en allé¹ ?

Pour Boileau, la grandeur du siècle de Louis XIV, siècle de Descartes, était incompatible avec de telles « chimères », ces croyances vaines et irrationnelles que personne, *même* « des enfants et des nourrices », ne devait accréditer.

Et cependant, nous verrons, au travers du monde merveilleux et du conte de fées en particulier, comment deux époques qui se voulaient rationnelles et investissaient les champs du savoir, mais aussi le champ de la poétique, d'un esprit scientifique, ont connu un retour au merveilleux, à des croyances irrationnelles, à ces *chimères* que Boileau aurait voulu reléguer à l'époque lointaine de Dagobert et de Charles Martel. Au xvii^e siècle, comme deux siècles plus tard, pour reprendre les mots d'un spécialiste du merveilleux du xix^e siècle : « [...] il est dans la nature de tout système d'engendrer son contraire² ».

---

1. N. Boileau, « Lettre du 30 septembre 1706 », dans Boileau, *Œuvres complètes*, introduction par A. Adam, textes établis et annotés par F. Escal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 704.

2. V. Delaporte, *Du merveilleux dans la littérature française sous Louis XIV* [1891], Paris, Hachette Livre BnF, 2012, p. 5.

Chimères et féerie sous Louis XIV

La dernière décennie du siècle de Descartes et du classicisme avait, semble-t-il, besoin du contraire de toute cette raison. C'est en tout cas ce que dit Perrault en guise d'introduction à l'un de ses premiers contes :

Pour moi, j'ose poser en fait
Qu'en de certains moments l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux Marionnettes ;
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la Raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre et de Fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller³ ?

Perrault parle ici d'« esprit le plus parfait », mais nous verrons comment le merveilleux, le féérique concerne deux catégories de personnes en particulier qui sont précisément les personnes visées par Boileau dans sa dénonciation de la crédulité de ses contemporains : les enfants et les nourrices.

Certains auteurs vont, eux aussi, verser dans ce stéréotype. Dans sa dédicace, « À Mademoiselle », Perrault lui-même attribue la rédaction des contes qui suivent à « un Enfant », son fils, P. Darmancour qui signe aussi cette dédicace, et justifie ses contes par les morales qu'ils véhiculent : ces contes « renferment tous une Morale très sensée » et seront fort utiles « dans les moindres familles » qui ont « la louable patience d'instruire des enfants⁴ ». Aulnoy, plus ironique, infantilisait parfois certains propos attribués à ses héroïnes en leur faisant craindre, par exemple, d'avoir fait « pipi au dodo ». Lhéritier, plus théorique, développait, avant même la naissance officielle et générique du conte en 1698 avec la publication des *Contes de fées* d'Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de Murat, une lettre-pamphlet dans ses *Œuvres meslées* dès 1695, « À Madame D*G* ».

Dans cette lettre, Lhéritier fait l'historique du genre merveilleux alors naissant, et elle en attribue l'origine à nos « ancêtres », grecs, latins mais aussi gaulois, et aux troubadours. Mais le mode de transmission de ces

3. C. Perrault, *Peau d'Âne*, dans *Contes*, textes établis avec introduction par G. Rouger, Paris, Classiques Garnier, 1991, p. 57.

4. C. Perrault, « À Mademoiselle », dans *Contes*, ouvr. cité, p. 89.

récits antiques reste calqué sur le modèle stéréotypé de la crédulité extrême qu'attribue Boileau aux enfants et aux nourrices :

Malgré le progrès des romans, la tradition nous a conservé les contes des troubadours, et comme ils sont ordinairement remplis de faits surprenants, et qu'ils renferment une bonne morale, les grands-mères et les gouvernantes les ont toujours racontés aux enfants pour leur mettre dans l'esprit la haine du vice et l'amour de la vertu⁵.

Dans *Marmoisan ou l'innocente tromperie*, elle avoue encore avoir raconté le conte « tel qu'on me l'a conté, quand j'étais enfant », et moralise en confirmant :

Cent fois ma nourrice ou ma mie
M'ont fait ce beau récit le soir près des tisons⁶.

Ces mises en scène ont été dévoilées comme autant de mystifications. Il s'agit, pour reprendre les expressions de Ute Heidmann, d'une « construction en trompe-l'œil et scénographie pseudo-naïve⁷ », une « stratégie de brouillage soigneusement mise en place⁸ », qui prend la forme d'« un dispositif pseudo-naïf [qui] permet à Perrault de faire passer pour des récits en apparence simples et naïfs des histoires potentiellement subversives qui n'hésitent pas à mettre en cause le pouvoir familial et étatique⁹ ».

Pourquoi cette mystification ? Il faudra attendre les Lumières et surtout le XIX^e siècle pour que l'enfant devienne l'objet d'un quelconque intérêt, et pour que son apprentissage soit développé dans des traités pédagogiques qui emboîteront le pas à *L'Émile* de Rousseau. Au siècle précédent, à moins d'être un futur Régent ou un prince de sang, l'enfant, *a fortiori* celui des « moindres familles », ne fait non seulement pas encore l'objet d'une éducation formelle, il ne fait pas l'objet d'intérêt tout court. Cette mystification, qu'elle soit péritextuelle ou iconographique — voir le frontispice de l'édition de 1697 des *Contes ou Histoires du temps passé* de Perrault qui figure en citation « Contes de ma Mère Loye » — permet au conte en réalité de s'auto-légitimer en s'adressant à ceux que frappe le merveilleux, précisément parce que ces « Histoires dépourvues de raison [s'accommodent] à

---

5. *Mademoiselle Lhéritier, Mademoiselle Bernard, Mademoiselle de La Force, Madame Durand, Madame d'Auneuil, Contes*, édition critique établie par R. Robert, Paris, Honoré Champion, «Bibliothèque des Génies et des Fées», vol. 2, 2005, p. 37.

6. *Mademoiselle Lhéritier, Mademoiselle Bernard, Mademoiselle de La Force, Madame Durand, Madame d'Auneuil, Contes*, ouvr. cité, p. 65.

7. U. Heidmann et J.-M. Adam, *Textualité et intertextualité des contes. Perrault, Apulée, La Fontaine, Lhéritier...*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 58.

8. *Ibid.*, p. 59.

9. *Ibid.*, p. 65.

ces enfants mêmes qui n'en ont pas encore¹⁰». Prétendre que le conte de fées s'adresse aux enfants est révélateur de l'investissement mystificateur qui sert à légitimer et accréditer ce corpus résolument nouveau où règnent précisément les chimères les plus invraisemblables.

Cette identification des « nourrices » et des « enfants » avec le royaume des croyances les plus farfelues et les plus abracadabrantesques comme alibi d'une morale transmise à ceux qui sont (encore) « dépourvus de raison », est encore confirmée par la critique qui voit précisément d'un fort mauvais œil le détournement du conte de cette double fonction d'être produit *par* des nourrices et *pour* des enfants. Selon le Provincial de Villiers, « pour un conte de fées, que faut-il ? il n'y a ni sens ni raison, ce sont des Contes à dormir debout, que les Nourrices ont inventés pour amuser les enfants¹¹ ». Le Parisien surenchérit en déclarant :

Vous jugez des Contes de Fées comme en ont jugé sans doute ceux qui en ont tant composé depuis peu ; ils ont cru qu'il ne fallait dans ces Contes ni raison ni sens, et ils ont parfaitement bien réussi à en donner de ce caractère. La plupart même ont oublié ce que vous avez dit, que les Contes ont été inventés pour les enfants, ils les ont faits si longs et d'un style si peu naïf, que les enfants mêmes en seraient ennuyés¹².

Un peu plus loin, le Provincial insiste encore sur l'origine du conte de fées : « [...] aucun Philosophe et aucun habile homme que je sache, n'a inventé ou composé des Contes de Fées ; l'invention en est due à des Nourrices ignorantes ; et on a tellement regardé cela comme le partage des femmes, que ce ne sont que des femmes qui ont composé ceux qui ont paru depuis quelque temps en si grand nombre¹³ ». Seul Perrault — académicien et homme de surcroît — semble échapper à la critique du Parisien et du Provincial de Villiers :

LE PROVINCIAL : Cependant vous m'avouerez que les meilleurs contes que nous ayons sont ceux qui imitent le plus le style et la simplicité des nourrices, et c'est pour cette seule raison que je vous ai vu assez content de ceux que l'on attribue au fils d'un célèbre Académicien. Cependant vous ne direz pas que les nourrices ne sont point ignorantes.

LE PARISIEN : Elles le sont, il est vrai, mais il faut être habile pour bien imiter la simplicité de leur ignorance, cela n'est pas donné à tout le monde, et quelque estime

10. C. Perrault, « À Mademoiselle », dans *Contes*, ouvr. cité, p. 89.

11. P. de Villiers, *Entretiens sur les contes de fées et sur quelques autres ouvrages du temps. Pour servir de préservatif contre le mauvais goût. Dédiés à Messieurs de l'Académie Française*, Paris, Collombat, 1699, p. 74.

12. *Ibid.*, p. 75.

13. *Ibid.*, p. 77.

que j'aie pour le fils de l'Académicien dont vous parlez, j'ai peine à croire que le père n'ait pas mis la main à son ouvrage [...] ¹⁴.

Le Parisien de Villiers, loin de cautionner les « constructions en trompe-l'œil et scénographie pseudo-naïve », attribue donc à Perrault, et non pas à son fils, l'art subtil d'avoir imité d'une manière savante « le style et la simplicité » des nourrices, seules sources légitimes, selon les protagonistes de Villiers, du monde féerique ¹⁵.

Au siècle de Descartes et de la raison dominante, selon Boileau, comment peut-on encore croire à de pareilles chimères alors que *même* les enfants et les nourrices n'y croient plus? Le siècle de Louis XIV s'avère n'être pas si éloigné de celui de... Dagobert ou de celui de Charles Martel. Est-ce à dire que « notre bon sens s'est aussi en allé »? Certes non, mais les *chimères* seront déguisées en *histoires dépourvues de raison* pour ceux qui n'en ont pas encore. Elles s'adressent en réalité à des « esprit[s] le[s] plus parfait[s] » qui peuvent « aimer sans rougir jusqu'aux marionnettes ¹⁶ ».

Le siècle des Lumières connaîtra un désintérêt pour le merveilleux, comme l'a rappelé Jean-Paul Sermain :

Le rejet du merveilleux, de Diderot à Germaine de Staël, accompagne un projet de participation sensible, d'identification, de « vérité », qui domine la littérature d'imagination dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. [...] on peut interpréter comme des étapes d'une méfiance croissante à l'égard du conte de fées les genres qui en dérivent, le récit libertin, le conte moral, l'histoire fantastique ¹⁷.

Voltaire lui-même, dans *Ce qui plaît aux dames*, regrettait le temps béni des « bons démons, des esprits familiers, / Des farfadets aux mortels secourables! », et concluait :

On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité.

---

14. *Ibid.*, p. 108-109.

15. N'oublions pas que le *Dialogue sur les contes de fées* est adressé aux... membres de l'Académie française. Condamner sans nuance aucune absolument tous les contes eût été contreproductif puisqu'un des membres auquel s'adresse le *Dialogue* en avait lui-même composés. L'exception de Perrault de toute la production de contes de fées ne signifie donc pas que Villiers estimait les *Contes* de Perrault pour ce qu'ils n'étaient pas, des contes naïfs destinés aux enfants.

16. C. Perrault, *Peau d'Âne*, dans *Contes*, ouvr. cité, p. 57.

17. J.-P. Sermain, *Le Conte de fées du classicisme aux Lumières*, Paris, Éditions Desjonquères, 2005, p. 11.

Chimères sous la III^e République

Au XIX^e siècle, un mouvement dans le sens inverse s'amorce avant même le triomphe du scientisme et du positivisme avec la publication de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard en 1865, et celle de son pendant littéraire, *Le Roman expérimental* de Zola en 1880. Ici, comme deux siècles plus tôt, la quête de « vérité » qui domine dans tous les domaines, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, a fini par s'inverser.

Un double mouvement se dessine plus radicalement avec la proclamation de la III^e République, un mouvement vers l'éducation primaire obligatoire, et vers un enseignement laïque. Dans sa conférence du 10 avril sur « De l'égalité d'éducation », Jules Ferry déclare que l'éducation doit jouer un rôle central dans la création d'une nouvelle société radicalement démocratique : « L'inégalité d'éducation est, en effet, un des résultats les plus criants et les plus fâcheux, au point de vue social, du hasard de la naissance. Avec l'inégalité d'éducation, je vous défie d'avoir jamais l'égalité des droits, non l'égalité théorique, mais l'égalité réelle, et l'égalité des droits est pourtant le fond même et l'essence de la démocratie¹⁸. » La « Circulaire adressée par M. le Ministre de l'Instruction publique aux instituteurs concernant l'enseignement moral et civique » du 17 novembre 1883, au début donc de la seconde année d'application de la loi du 28 mars 1882, rappelle que :

La loi du 28 mars se caractérise par deux dispositions qui se complètent sans se contredire : d'une part, elle met en dehors du programme obligatoire l'enseignement de tout dogme particulier, d'autre part elle y place aussi au premier rang l'enseignement moral et civique. L'instruction religieuse appartient aux familles et à l'église, l'instruction morale à l'école.

S'il est aisé de signifier que la religion n'a plus sa place dans l'enseignement de la morale, ce qui devrait la remplacer reste beaucoup plus flou : « un précepte de la morale commune », « l'humble et sûre région de la morale usuelle », bref, il s'agirait de « poser dans l'âme des enfants les premiers et solides fondements de la simple moralité ». Quelques pistes sont bien explorées : inculquer « le respect dû à la loi », « flétrir l'égoïsme et [faire] l'éloge du dévouement ». Certes, mais comment ?

Une seule méthode vous permettra d'obtenir les résultats que nous souhaitons. C'est celle que le Conseil supérieur vous a recommandée : peu de formules, peu d'abstractions, beaucoup d'exemples et surtout d'exemples pris sur le vif de la réalité. [...] Ce

---

18. J. Ferry, « De l'égalité d'éducation. Conférence populaire faite à la salle Molière le 10 avril », Paris, « Société pour l'instruction élémentaire », Au Siège de la société, 1870, p. 8.

n'est pas le livre qui parle, ce n'est même plus le fonctionnaire, c'est pour ainsi dire le père de famille dans toute la sincérité de sa conviction et de son sentiment¹⁹.

Les instituteurs sont ainsi censés s'inspirer d'ouvrages, « des traités d'instruction morale et civique qui ont été, cette année, adoptés par les instituteurs dans les diverses académies ». Mais de corpus pour faire en sorte « que les enfants rapportent de votre classe de meilleures habitudes, des manières plus douces et plus respectueuses [...] enfin tous les signes d'une incessante amélioration morale », il n'est jamais question.

Quelques années plus tard, le mouvement vers une « intellectualisation » de l'enseignement de la morale deviendra encore plus radical, comme l'a analysé Pierre Ognier :

[...] dans les nouveaux programmes publiés le 18 janvier 1887, le volet religieux est intégralement conservé. On note pourtant, dans les instructions remaniées un certain effacement de la pédagogie fondée sur l'appel à l'émotion et au sentiment sur laquelle les membres du Conseil Supérieur avaient insisté. On s'oriente davantage vers un enseignement plus intellectuel et rationnel de la morale et la circulaire du vice-recteur de l'Académie de Paris, Octave Gréard, en octobre 1888, sur l'enseignement de la morale à l'école primaire, témoigne bien de cette inflexion « intellectualiste²⁰ ».

Avant même que ministres ou membres du Conseil Supérieur ne s'intéressent à l'enseignement de la morale et avant même que celui-ci ne conseille aux instituteurs de consulter des ouvrages savants pour en appliquer les principes au quotidien, avant que cette tendance ne s'intellectualise plus encore à la fin du siècle, d'autres auteurs, membres d'autres instituts avaient déjà dénoncé les dangers de ce courant positiviste qui a envahi la science, la littérature, mais aussi la pédagogie.

En 1877, dans son édition des *Contes de Perrault*, J.-T. de Saint-Germain avait déjà établi un lien explicite entre un positivisme tout-puissant et l'éducation lacunaire des enfants qui ne peut être complétée que par une réhabilitation du merveilleux et du féérique :

Dans ce siècle un peu positif, quelques esprits absolus ont proposé d'interdire à l'enfance toute œuvre d'imagination et de fantaisie. Selon ces austères précepteurs, l'éducation consisterait à faire entrer dans une charmante petite tête autant de faits qu'elle en pourra contenir sans éclater²¹.

---

19. J. Ferry, « Circulaire adressée par M. le Ministre de l'Instruction publique aux instituteurs concernant l'enseignement moral et civique », le 17 novembre 1883.

20. P. Ognier, *Une école sans Dieu ? 1880-1895. L'invention d'une morale laïque sous la III^e République*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008, p. 157.

21. J.-T. de Saint-Germain, « À une mère », dans *Les Contes de Perrault, précédés d'une préface par J.-T. de Saint-Germain*, Paris, Théodore Lefèvre, 1877, p. II.

À la même époque, dans son « Histoire des fées et de la littérature féerique en France » qui sert de préface à son édition de contes des XVII^e et XVIII^e siècles intitulée *Le Monde enchanté* et qui a paru en 1883, Mathurin de Lescure insiste lui aussi sur la nécessité de l'imagination, et sur les limites du scientisme : « L'homme ne vit pas seulement de pain ; il vit encore et surtout, on peut le dire en songeant combien ce superflu lui est nécessaire, il vit encore de surnaturel, de merveilleux. C'est là le pain quotidien, d'imagination et de sentiment dont se nourrit la pensée²². » Lescure cite du reste Laboulaye plus loin pour rappeler que « Non, a dit dans sa préface M. E. Laboulaye, les contes de fées ne sont point un mensonge et l'enfant ne s'y trompe pas. Les contes sont l'idéal, quelque chose de plus vrai que la vérité du monde²³. »

Plus tard dans le siècle, à l'époque où la moralité se laïcise et où a lieu « l'instauration de la laïcité scolaire », les contes de fées seront ainsi récupérés pour inculquer une morale laïque à une nouvelle classe de citoyens, les enfants de la République émergente qui, désormais, seront soumis à une éducation primaire obligatoire. Les contes ne seront cependant plus réhabilités sous le couvert d'une quelconque morale religieuse, mais sous celui de leur exaltation de l'imagination, cet antidote au scientisme qui permet d'imaginer « un avenir meilleur » et un « monde plus grand²⁴ ». L'imagination, le merveilleux, et en particulier le conte de fées, sont ainsi réhabilités comme antidote à un scientisme et un positivisme dominants auxquels ne devrait pas se borner l'éducation des enfants. Certes, mais un problème se pose alors. Où trouver ces contes de fées pour enfants ?

Les contes des frères Grimm ont, avec ceux de Perrault, d'abord constitué un corpus idéal pour cette nouvelle éducation. Ainsi, dans une édition de 1869 des *Contes allemands du temps passé*, Édouard Laboulaye, de l'Institut, dénonce dans sa « Préface » le scientisme qui règne sur tous les domaines, et en particulier, celui qui, selon lui, paralyse la pédagogie et l'enseignement :

Autrefois, dans le bon temps, c'est-à-dire quand nous étions jeunes, les contes de fées tenaient une grande place dans l'éducation [...]. Le conte était la partie morale de l'enseignement. *Riquet à la Houppe* nous montrait que l'esprit vaut mieux que la beauté ; *Cendrillon* nous enseignait la modestie, et le *Chaperon-Rouge* la prudence.

22. M. de Lescure, « Histoire des fées et de la littérature féerique en France », dans *Le Monde enchanté*, Paris, Firmin-Didot, 1883, p. I.

23. *Ibid.*, p. XXXV-XXXVI.

24. Sauf découvertes ultérieures, le mot « laïcité » serait attesté pour la première fois en 1871, mais il n'est pas le résultat d'une « génération spontanée » et a sans doute fait partie d'un phénomène de « mutation sémantique » plus tôt, comme le suggère P. Ognier dans *Une école sans Dieu ? 1880-1895*, ouvr. cité, p. 36.

C'est là que notre génération prenait ces convictions robustes que les révolutions et la vie n'ont pas ébranlées. Nous savions par l'exemple de *Barbe-Bleue* qu'ici-bas tout finit, ou doit finir, par le châtement du crime et le triomphe de la vertu.

La morale qu'enseignaient ces contes a été, selon Laboulaye, remplacée par une éducation scientifique admirable, certes, mais incomplète :

Aujourd'hui les maîtres de l'enfance repoussent avec dédain ces chimères. On ne veut plus que des faits, des chiffres et des lois. Pour recréer nos petits enfants, on leur enseigne la dilatation de la vapeur ou les phénomènes de la digestion. Les plus indulgents [...] leur apprennent à reconnaître et à nommer tous les oiseaux du ciel, et toutes les bêtes de la terre, l'homme compris. Tout cela est admirable : jamais on n'a fait de livres plus gros, ni de plus belles images ; mais n'en déplaît à nos sages qui savent tout et ne doutent de rien [...] leur système est faux parce qu'il est incomplet ; ils ne voient qu'un côté de la nature humaine. Leurs petits prodiges courent le risque de n'être que de petits monstres, et peut-être seront-ils encore plus mal élevés que leurs grands-parents²⁵.

En ces temps de laïcisation de l'enseignement primaire, le mot « croyance » est soigneusement évité et remplacé par « l'imagination », mais on devine sous celui-ci les implications de celui-là. Dans sa « Préface » aux *Contes allemands du temps passé*, Laboulaye déclare encore :

L'imagination, qui tient de très près à la sensibilité, est chez nous la faculté qui essaie de réaliser l'idéal, c'est-à-dire, ne vous en déplaît, quelque chose de plus parfait et de plus vrai que ce qu'on voit et ce qu'on touche ici-bas. C'est le malheur ou la grandeur de l'homme que le présent ne le contente jamais et que la terre ne lui suffit pas. Il se sent fait pour un avenir meilleur et pour un monde plus grand²⁶.

L'identification du conte de fées avec une morale religieuse est plus explicite encore dans une autre édition de contes allemands, les *Contes choisis des frères Grimm* traduits par Frédéric Baudry. Dans sa « Préface du traducteur » Baudry déclare :

Nous avons cru devoir introduire une sorte de classification, mettant d'un côté ceux qui offrent une leçon, ou au moins, une impression morale bien déterminée, et aussi quelques petites légendes où se révèle un vif sentiment religieux ; et de l'autre les contes fantastiques ou facétieux qui n'ont d'autre but que d'amuser²⁷.

Mais, un peu plus tard dans le siècle, en particulier après 1870, pouvait-on encore s'inspirer pour l'éducation des petits citoyens de la nouvelle

---

25. É. Laboulaye, « Préface », dans *Contes allemands du temps passé, extraits des recueils des Frères Grimm, et de Simrock, Bechstein, Franz Hoffmann...*, traduits par Félix Frank et E. Alsleben, Paris, Éditions Didier, 1869, p. I-II.

26. *Ibid.*, p. III.

27. F. Baudry, « Préface du traducteur », dans *Contes choisis des frères Grimm, traduits de l'allemand par Frédéric Baudry et illustrés de 40 vignettes par Bertall*, Paris, Hachette, 1859, p. VII.

République d'un corpus qui était précisément associé avec la nation responsable de la défaite française de 1870 ? Il fallait trouver ailleurs ce corpus, et un corpus typiquement « français ».

Mais qui aurait pu donner à la nouvelle République le corpus merveilleux qu'avaient donné plus tôt dans le siècle les frères Grimm à la nation allemande ? Outre l'exception notoire de Marie-Jeanne Leprince de Beaumont, le siècle des Lumières n'avait produit que des contes licencieux, fantastiques ou moraux qui n'étaient pas adaptés au nouveau lectorat, les enfants de la République naissante. On republiera donc en versions de luxe, mais aussi bon marché les contes de Perrault en soulignant la pertinence de ces contes pour l'éducation des enfants, et en dénonçant l'injustice qu'ils ont subie depuis deux siècles.

Charles Giraud, membre de l'Institut et aussi ministre de l'Instruction publique et des cultes a par exemple contribué à la réhabilitation du conte de fées, en dénonçant le statut du conte dans le domaine de la littérature et en particulier, ceux de Perrault. Selon lui, la critique s'est faite, « pendant longtemps, chez nous, comme un point d'honneur de dépriser Perrault. C'est à peine si, dans nos cours de belles-lettres les plus accrédités, on a jadis daigné nommer ses *Contes* et La Harpe n'en dit pas un mot ». S'adressant directement à la dédicataire de cette « Lettre critique » qui a récemment découvert — ou redécouvert — les *Contes* de Perrault, Giraud écrit :

Le sentiment de faveur qui vous anime est aujourd'hui partagé par un public nombreux. Et l'on revient généralement sur le jugement trop rigoureux de Boileau. Les érudits, les lettrés et les curieux ; les éditeurs de luxe et les reproducteurs à bon marché : tout le monde s'en mêle, et Perrault reçoit un peu tard, mais avec éclat, la réparation d'une longue injustice²⁸.

Certes, mais les *Contes ou histoires du temps passé. Avec des moralités* de Perrault constituent un bien maigre corpus face aux *Kinder- und Hausmärchen* de Jakob et Wilhelm Grimm... L'engouement pour le merveilleux louis-quatorzien devient alors tel qu'il entraîne avec lui non seulement la réimpression des contes de Perrault, mais également celle de contes d'autres conteuses, et notamment ceux de Marie-Catherine d'Aulnoy.

En 1883, Mathurin de Lescure avait repris dans son *Monde enchanté* des contes de Perrault, mais également de Lhéritier, d'Aulnoy, de La Force et de Leprince de Beaumont. Il avait donné deux ans plus tôt, dans une

---

28. C. Giraud, « Lettre critique », dans *Les Contes des fées, en prose et en vers de Charles Perrault, Nouvelle édition revue et corrigée sur les éditions originales, et précédée d'une lettre critique, par Ch. Giraud, de l'Institut*, Paris, Imprimerie Impériale, 1864, p. II.

collection intitulée la « Bibliothèque des Dames », une édition en deux volumes des *Contes des fées* d'Aulnoy précédée d'une notice détaillant, parfois sur un air amusé, la vie tumultueuse de la conteuse²⁹.

Dans son *Monde enchanté*, Lescure a également procédé à une réhabilitation du merveilleux louis-quatorzien par une « Histoire des fées et de la littérature féerique en France » longue de quatre-vingt pages. Lescure souscrivait à la légende, accréditée à l'époque, légende selon laquelle l'origine des contes ne peut être que populaire, et orale, légende entretenue, entre autres par les frères Grimm et largement répandue en France par les introductions aux contes des Grimm traduits en français. Pour ne prendre qu'un exemple, la traduction des *Contes choisis des frères Grimm* de Frédéric Baudry citée plus haut déclare, en guise d'introduction :

Tout le monde sait que Charles Perrault n'a pas inventé les contes qui portent son nom, et qu'il n'a fait que les rédiger à sa manière. Les sujets qu'il a traités se transmettaient oralement de génération en génération, depuis le moyen-âge. Ce qu'il avait fait pour la France à la fin du dix-septième siècle, les frères Grimm, ces Ducange de l'Allemagne, l'ont fait pour leur pays au commencement du dix-neuvième³⁰.

Contrairement aux frères Grimm cependant qui auraient « recueilli avec soin tous les contes, les légendes, les facéties, les apologues que la tradition avait conservés dans les campagnes allemandes » sans rien y ajouter, Perrault se serait « permis sur le fond légendaire des broderies galantes, conformes au goût de son temps, et inspirées par l'influence de l'Astrée³¹ ». On retrouve, quelques années plus tard, la même critique chez Lescure : « Perrault, le premier, a recueilli ces canevas populaires, et les a quelque peu habillés, brodés, poudrés, tout en respectant leur naïveté et leur malice profonde³². »

29. Mathurin de Lescure dévoile, à mots couverts et parfois moins couverts, l'homosexualité du mari de la conteuse, François de La Motte, et ses intrigues politiques. Citant les « annotations de d'Hozier à son dossier » au cabinet des titres de la Bibliothèque Nationale, il écrit : « C'était un bel homme, bien fait, d'abord valet de pied de César, duc de Vendôme, qui cherchait d'avoir de beaux hommes à son service, et il devint ensuite un de ses valets de chambre et contrôleur général de sa maison. [...] sa mauvais conduite, plus encore que ses débauches particulières, et les voies par lesquelles il s'était élevé, jointes au désordre de la vie de sa femme, lui ont fait perdre et consumer la plus grande partie de son bien [...]. Il est mort accablé de ses infortunes et des infamies de ses filles, dont il y en a deux qui imitent leur mère. » Lescure conclut : « Voilà une assez fâcheuse oraison funèbre. Le Baron d'Aulnoy mourut, âgé de quatre-vingts ans ou environ, le 21 août 1700 [...]. Madame d'Aulnoy, qui devait le suivre dans la tombe à cinq ans de distance, n'avait pas de raison d'être inconsolable, et ne le fut pas. » M. de Lescure, *Les Contes des fées de Madame d'Aulnoy*, t. I, Paris, Librairie des Bibliophiles, « Bibliothèque des Dames », 1881, p. V-VI.

30. F. Baudry, « Préface du traducteur », dans *Contes choisis des frères Grimm*, ouvr. cité, p. I.

31. *Ibid.*

32. M. de Lescure, « Histoire des fées et de la littérature féerique en France », ouvr. cité, p. III.

Chez Perrault, le mal serait donc moindre... mais pour les autres conteuses, que faire de ces «belles dames, les baronne d'Aulnoy, les comtesse de Murat, les comtesse d'Auneuil, les demoiselles de La Force et L'Héritier de Villandon, qui ont exécuté de brillantes et galantes variations sur ces thèmes si nouveaux pour les oreilles aristocratiques et si anciens pour celles des rustres³³»? Comment «décrotter» ces légendes «populaires» couvertes des apparats dont les ont ornées les conteuses : «Malgré les enjolivements dont elles furent l'objet, quand une fantaisie de mode, un caprice du goût, les introduisirent à la cour, et qu'elles furent façonnées au tour des Précieuses, elles gardèrent la frustre empreinte du pouce calleux qui le premier donna figure à leur argile, et l'indélébile parfum de la terre agreste³⁴.»

Mais comment pouvait-on réécrire les contes de La Force, d'Aulnoy et de L'héritier pour y retrouver un quelconque «parfum agreste»? Pour prendre un exemple, l'édition du *Monde enchanté* de 1883, par les imprimeurs de l'Institut pour le compte de la librairie Firmon-Didot, ne s'adresse de toute évidence pas à des enfants : l'introduction de quatre-vingt pages sur l'histoire des fées et de la littérature féerique ne leur est pas destinée, et il s'agit d'une édition de luxe, dorée sur tranche. Dans ce contexte, Lescure s'est contenté, dans le cas de *La Chatte blanche*, de supprimer le récit-cadre — ce qui ne lui est pas unique puisque celui-ci avait déjà disparu des éditions des *Contes* d'Aulnoy postérieures au *Cabinet des fées* à la fin du siècle précédent. Il a également supprimé la moralité aux tonalités galantes et précieuses. Il s'agit d'un remaniement, certes, mais qui reste relativement mineur. D'autres n'en resteront pas là...

Nouvelles chimères... mais différentes

Pour illustrer le processus de réécriture et d'adaptation du corpus louis-quatorzien au nouveau contexte historique, idéologique, et poétique du dernier tiers du XIX^e siècle, ainsi que son adaptation au nouveau lectorat, de jeunes enfants, je prendrai pour exemple une autre réécriture de ce même conte de Marie-Catherine d'Aulnoy, un de ses contes les plus populaires à la fin du XIX^e siècle qui fera l'objet d'innombrables adaptations, notamment par Théodore et Hippolyte Cogniard au «Théâtre la Gaîté», *La Chatte blanche*.

33. *Ibid.*, p. III.

34. *Ibid.*, p. II.

La Chatte blanche qui a paru dans les *Contes nouveaux ou les Fées à la mode* (1698) est un conte doublement complexe. Il s'agit tout d'abord d'un conte qui combine un premier conte, « La Chatte blanche », conte-type n° 402, à un second du type n° 310, « Persinette ». Le premier conte sert d'encadrement au second. Mais, deuxième complexité du conte, *La Chatte blanche* est lui-même encadré dans un « conte » comique aux accents quichottesques, *Le nouveau gentilhomme bourgeois*³⁵.

Aulnoy semble avoir inventé le conte-type de « La Chatte blanche » : les versions orales ultérieures s'en sont inspirées et, à ce jour, aucune version antérieure n'a été attestée. Dans le conte, un roi vieillissant qui ne veut pas abdiquer en faveur de l'un de ses trois fils envoie ceux-ci en quête, successivement, d'un petit chien, d'une pièce de toile très fine, et finalement, de la plus belle princesse de tout l'univers. Le fils cadet découvre, dès sa première quête, un palais enchanté habité par la Chatte blanche du titre. En attendant l'échéance du retour chez le roi, et le don du chien et de la toile, le prince passe le temps de la quête dans ce palais auprès de la royale chatte qui règne sur un véritable monde enchanté, un monde « chattonique » aux accents parodiques. En ce qui concerne la plus belle princesse, la Chatte blanche ne peut la lui donner : c'est elle-même, mais le prince doit avant tout lui couper la tête et la queue pour mettre fin à sa métamorphose.

La chatte, redevenue princesse, raconte son histoire, conte du type « Persinette ». Enceinte, une reine ne peut résister à consommer des fruits merveilleux jalousement gardés par des fées. Elle accepte de céder aux propriétaires de ce jardin magique, sa fille à sa naissance contre les fameux fruits merveilleux. Le roi résiste, mais face aux ravages qu'imposent les fées sur le royaume, il n'a finalement pas d'autre choix que de respecter la promesse faite par la reine. La princesse est enlevée et élevée par la fée Violente dans une haute tour sans porte, mais avec une fenêtre haut placée. Un jour elle aperçoit un prince dont elle s'éprend. Le prince la rejoint dans la tour, le mariage est conclu, et consommé. L'héroïne rejette violemment Mignonnet, l'époux choisi par la fée Violente. Les fées sont furieuses, et elles font dévorer le prince par un dragon. Pour pénitence, la princesse est métamorphosée en chatte blanche, et elle ne pourra reprendre sa forme humaine qu'une fois qu'elle sera désenchantée par un autre prince semblable en tout au premier. Ce prince est bien entendu celui du conte-cadre, qui lui coupe la tête et la queue. Le prince et la princesse arrivent

---

35. J'ai traité ailleurs des implications idéologiques et poétiques de cet encadrement. Voir *Madame d'Aulnoy, et le rire des fées : Essai sur la subversion féerique et le merveilleux comique sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions Kimé, 2001, et en particulier le chapitre IV.

au royaume du roi vieillissant du premier conte. La princesse remporte le prix de beauté, mais elle refuse le royaume qui lui est donc offert, préférant donner à chacun des trois fils du roi un de ses propres royaumes et obtenir du roi son amitié et... la main de son fils.

Pour comparer les versions antérieures avec une réécriture plus tardive du dernier quart du XIX^e siècle dans le cadre de la « reconfiguration générique » de ce conte pour enfants, je concentrerai mon analyse sur ce qui est à la base de ces reconfigurations : la morale et la moralité du conte.

En ce qui concerne le second conte, « Persinette », nous disposons d'une version antérieure en napolitain, d'une version contemporaine en français, et d'une version postérieure en allemand. Une brève comparaison nous permettra d'abord d'établir l'originalité de la reconfiguration par Aulnoy³⁶.

Dans la version antérieure, *Petrosinella*, divertissement premier de la deuxième journée de *Lo Cunto de li cunti* de Giambattista Basile (1634) traduit en français sous le titre de « Fleur de persil », le conte suit une structure narrative que ne suivront plus les versions littéraires ultérieures à partir de la « Partie III » du conte-type 310 : « la fuite et ses conséquences ». Chez Basile, en effet, le couple héroïque s'échappe de la tour, est poursuivi par une ogresse — et non pas une fée ou une magicienne — dans une course-poursuite rocambolesque où trois glands se transforment respectivement en un « terrible mâtin », un lion féroce, et finalement un loup qui dévore l'ogresse. Alors, conclut le conte :

les amoureux, enfin sortis d'ennuis, s'en allèrent *piane piane* vers le royaume du jeune homme, où, avec la permission de son noble père, le prince prit Fleur-de-Persil pour épouse, et ils comprirent, après toutes ces calamités et tous ces tourments que
une heure à bon port
*efface cent ans de tempête*³⁷.

Il n'y a donc pas de pénitence chez Basile puisque le couple fuit impunément et finit par triompher de l'ogresse. La moralité consiste à justifier la fin heureuse par les tourments endurés qui ne peuvent finalement qu'être mineurs et temporaires.

Dans une deuxième version de ce conte, *Persinette*, deuxième conte des *Contes des contes* de Charlotte-Rose de Caumont de La Force qui a paru un

36. J'ai traité plus longuement de la reconfiguration de ce conte dans « *Persinette* en Allemagne : le corpus "purement allemand pour sa naissance et sa mise en forme" des frères Grimm », dans *Le Dialogisme intertextuel des contes des Grimm*, dossier coordonné par U. Heidmann, *Féeries. Études sur le conte merveilleux XVII^e-XIX^e siècle*, n° 9, 2012, p. 29-54.

37. G. Basile, *Le Conte des contes*, traduction du napolitain de F. Decroisette, Strasbourg, Éditions Circé, 1995, p. 149.

an avant *La Chatte blanche*, le conte se sépare du conte-type à partir de « la fuite de la tour et ses conséquences ». Ici, l'héroïne qui a conclu un mariage clandestin avec le prince tombe enceinte, ce dont se rend compte la fée. Comme pénitence, Persinette est exilée, dans « un endroit très solitaire, mais assez agréable³⁸ » où elle mettra au monde un fils et une fille. La fée retourne à la tour où elle attire le prince qui, ne voyant plus Persinette, se jette en bas de la tour et tombe « sans se faire autre mal que de perdre la vue ». Le prince erre ainsi pendant quelques années avant de retrouver Persinette qui, voyant son prince, « fit un cri perçant et s'élançant auprès de lui, son ravissement fut si sensible que, par un effet bien naturel, elle versa un torrent de larmes. Mais, Ô merveille ! à peine ses larmes précieuses furent-elles tombées sur les yeux du prince qu'ils reprirent incontinent toute leur lumière³⁹ ».

Le couple étant réuni et le prince ayant retrouvé la vue, une seconde pénitence est alors imposée à l'infortuné couple, la nourriture se transformant en pierre, et l'eau en cristal. La scène, décrite dans un registre pathétique — la famille risque de périr — provoque finalement un « miracle favorable » et le pardon final de la fée. Le conte conclut :

Tendres époux, apprenez par ceux-ci
Qu'il est avantageux d'être toujours fidèles ;
Les peines, les travaux, le plus cuisant souci,
Tout enfin se trouve adouci
Quand les ardeurs sont mutuelles ;
On brave la fortune, on surmonte le sort,
Tant que deux époux sont d'accord⁴⁰.

L'absence de la fuite de la tour, la pénitence imposée à l'héroïne et au héros, la seconde pénitence imposée à la famille entière conduisent donc à une moralité où est reconnue la valeur absolue de la fidélité dans le cas d'un amour réciproque. Tendresse et ardeurs soulignent le caractère galant de ce conte imprégné de préciosité et de code amoureux romanesque.

Dans *La Chatte blanche*, il n'y a pas non plus de fuite de la tour puisque le prince est dévoré par un dragon, et l'héroïne est métamorphosée, temporairement, en chatte blanche. Mais il n'y a pas non plus de moralité puisque le conte de « Persinette » est encadré par celui de « Chatte blanche ». S'il n'y a pas de moralité, le conte a cependant bien des implications morales : la pénitence de l'héroïne sera d'être métamorphosée en chatte. Mais cette

38. C.-R. de Caumont de La Force, *Persinette*, dans Lhéritier, Bernard, *La Force, Durand, Auneuil, Contes*, édition critique établie par R. Robert, ouvr. cité, p. 336.

39. *Ibid.*, p. 337.

40. *Ibid.*, p. 338.

métamorphose lui permettra d'être élevée, dans le premier conte, au rang d'une reine absolue qui règne sur un empire, et à celui d'une véritable fée puisque c'est elle qui fait les deux premiers dons au prince. Que le premier prince ait été dévoré par un dragon, soit, elle en retrouvera un autre, en tout point pareil au premier. L'encadrement du second conte dans le premier rend donc la moralité de celui-là très ironique.

La moralité qui clôture les deux contes est tout aussi ironique :

Ce jeune prince fut heureux
De trouver en sa Chatte une auguste princesse,
Digne de recevoir son encens et ses vœux,
Et prête à partager ses soins et sa tendresse :
Quand deux yeux enchanteurs veulent se faire aimer,
On fait bien peu de résistance,
Surtout quand la reconnaissance
Aide à nous enflammer.
Tairai-je cette mère, et cette folle envie,
Qui fit à Chatte Blanche éprouver tant d'ennuis ?
Pour goûter de funestes fruits,
Au pouvoir d'une fée elle la sacrifie.
Mères qui possédez des objets pleins d'appas,
Détestez sa conduite, et ne l'imites pas⁴¹.

Inscrite dans le registre de la préciosité — « tendre », « reconnaissance » — la première partie de la moralité qui concerne le deuxième conte souligne le caractère irrésistible de l'amour. La deuxième partie revient au premier conte, et moralise d'une manière ambiguë : que constituent en effet ces « objets pleins d'appas » ? S'agit-il des fruits ? Mais la reine ne possédait pas ces appas et a précisément donné sa fille pour les obtenir. Ces mêmes appas peuvent encore faire référence aux filles dont l'expression souligne les charmes physiques et qui seraient « données » en mariage. Les « appas » qu'a la reine seraient-ils aussi d'un ordre plus sexuels ? Le conte ne conclut pas...

Une réédition des *Contes des fées* d'Aulnoy reconfigure d'une manière révélatrice *La Chatte blanche*. Cette édition de 1867 a pour titre : *Contes des fées par Mme d'Aulnoy, revue par Mlle Marie Guerrier de Haupt*. Elle est précédée d'une « Préface à lire par les mères » dans laquelle Guerrier de Haupt déclare :

Les contes de madame d'Aulnoy ont été lus et relus par bien des générations ; mais de notre temps, les grandes personnes dédaignent ces sortes de fictions, et en laissent la lecture aux enfants. Malheureusement, ces contes merveilleux, qui plaisent tant aux

---

41. M.-C. d'Aulnoy, *Contes nouveaux ou les fées à la mode*, édition critique établie par N. Jasmin, Paris, Honoré Champion, « Champion Classiques », 2008, p. 240.

jeunes imaginations, effraient souvent la prudence des mères par des expressions trop libres ou des détails peu convenables. Il arrive aussi qu'une mère de famille, au moment de donner à son petit garçon, à sa petite fille, des contes que possèdent presque tous les enfants de leur âge, est partagée entre le désir de leur être agréable et la crainte de mettre dans leurs mains un livre inconvenant ou dangereux.

Nous avons pensé qu'il serait utile de faire d'abord un choix scrupuleux des meilleurs contes de madame d'Aulnoy, et d'y retrancher ensuite de ces contes toutes les expressions, tous les détails qui ne peuvent convenir dans un livre destiné à l'enfance.

Nous avons fait en sorte, malgré les changements indispensables, de conserver aux *Contes des Fées* leur cachet d'originalité naïve⁴².

L'« épuration » opérée prend d'abord la forme d'une simplification radicale du style de la conteuse. Je ne donnerai qu'un seul exemple pour illustrer la transformation du conte louis-quatorzien en conte pour enfant deux siècles plus tard :

Il était une fois un roi qui avait trois fils *bien faits et courageux*, il eut peur que l'envie de régner ne leur prît avant sa mort ; *il courait même certains bruits qu'ils cherchaient à s'acquérir des créatures, et que c'était pour lui ôter son royaume [...]*. Il les appela dans son cabinet, *et après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta : « Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne me permet pas que je m'applique aux affaires de mon État avec autant de soin que je le faisais autrefois [...]. Il me semble qu'un petit chien adroit, joli et fidèle, me tiendrait bonne compagnie ;* de sorte que, sans choisir mon fils aîné plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien sera aussitôt mon héritier. »

Aulnoy (c'est moi qui souligne).

Il était une fois un roi qui avait trois fils. Il eut peur que l'envie de régner ne les prît avant sa mort, et les ayant appelés, il leur dit : « Je veux donner ma couronne à l'un de vous ; mais pour ce présent, il est juste que vous cherchiez les moyens de me plaire. »

Guerrier de Haupt

Le style simplifié de Guerrier de Haupt supprime de nombreux adjectifs, ne rapporte que les actes et les paroles réduits à leur efficacité et leur fonction dans l'intrigue.

---

42. M. Guerrier de Haupt, *Contes des fées par Mme d'Aulnoy, revue [sic] par Mlle Marie Guerrier de Haupt*, Paris, Bernardin-Béchet, 1882, p. II-IV.

Mais la reconfiguration la plus radicale et significative concerne la moralité :

Blâmons tous cette mère et la funeste envie,
 Qui fit à Chatte blanche éprouver tant d'ennuis;
 Pour goûter d'admirables fruits,
 Au pouvoir d'une fée elle la sacrifie!
 Mères, qui voudriez un trop friand repas,
 Détestez sa conduite et ne l'imitiez pas⁴³.

La moralité galante sur un modèle précieux et qui concerne le second conte encadré a disparu. Et la seconde moralité, ironique, indécise en ce qui concerne les « appas » et qui peuvent faire allusion aux fruits magiques que la reine désire, aux filles données en mariage par des mères peu scrupuleuses, mais également aux appas que possède la reine a été, telle la princesse du conte transformée en chatte blanche, métamorphosée en condamnation de deux des sept péchés capitaux : l'Envie et la Gourmandise. Nous sommes donc passés d'un conte galant, précieux et ironique à un conte moralisateur, à une parabole biblique condamnant l'attrait que pourrait avoir pour les mères un « friand repas ». Nous sommes bien loin des appas ambigus de l'Ancien Régime.

À la fin du XIX^e siècle, alors que le positivisme et le scientisme triomphent dans les sciences mais aussi dans les arts, alors que les circulaires destinées aux instituteurs insistent sur leur rôle fondamental dans la transmission d'une morale à leurs élèves, mais restent vagues sur le sujet précis du véhicule textuel de cette transmission, des membres de l'Institut, des écrivains, des éditeurs réclament un retour au merveilleux, à l'imagination comme antidote à une éducation purement scientifique. Boileau s'était étonné, au crépuscule du siècle du Roi-Soleil et à l'aube de celui des Lumières, qu'on puisse encore prêter l'oreille à de « pareilles chimères » alors que même les « nourrices » et les « enfants » n'y croyaient plus... Près de deux siècles plus tard, on ne condamne plus ces « chimères », mais on condamne ceux qui les condamnent, et qui, à force d'enseigner à leurs élèves « la dilatation de la vapeur ou les phénomènes de la digestion » risquent de faire en sorte que « leurs petits prodiges courent le risque de n'être que de petits monstres, et peut-être seront-ils encore plus mal élevés que leurs grands-parents⁴⁴ ».

En cette époque de réhabilitation du merveilleux, les premiers contes de la dernière décennie du Grand Siècle sont ainsi récupérés pour constituer un nouveau corpus moralisateur d'inspiration française pour l'éducation

43. *Ibid.*, p. 105.

44. É. Laboulaye, « Préface », dans *Contes allemands du temps passé*, ouvr. cité, p. II.

des enfants, citoyens de la nouvelle République proclamée. Ces contes, écrits pour des adultes, souvent ironiques, aux connotations parfois osées, sont ainsi en quelque sorte « blanchis », épurés, mais aussi, dans ce cas-ci, « christianisés » : un double conte à la fois galant, aux accents précieux, mais aussi ironique en sa moralité — symboliquement, la pénitence de l'héroïne en chatte lui attribue des pouvoirs que ne pouvait avoir aucune reine — ainsi que la moralité ironique sur des appâts alimentaires ou plus physiques, deviennent ainsi un conte moral chrétien où a disparu toute allusion au conte-cadre : le conte de « Persinette » est entièrement délaissé au profit de celui de *La Chatte blanche*. Ironiquement, cette moralité chrétienne du conte encadré qui met en garde contre les péchés capitaux ne s'adresse pas aux petites filles, mais bien aux mères. Les premières conteuses riaient et s'amusaient beaucoup de leur propre production au point d'en rire « à gorge déployée ». Ce chapitre ajouté à leur production deux siècles plus tard aurait bien eu de quoi les amuser encore...